

Ailleurs, l'errance

Esquisse d'un retour d'Erich Wolfgang Skwara, Métailié, 120 p.

Francis Farley-Chevrier

Numéro 187, novembre–décembre 2002

Le désarroi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Farley-Chevrier, F. (2002). Ailleurs, l'errance / *Esquisse d'un retour* d'Erich Wolfgang Skwara, Métailié, 120 p. *Spirale*, (187), 19–19.



AILLEURS, L'ERRANCE

ESQUISSE D'UN RETOUR d'Erich Wolfgang Skwara

Métailié, 120 p.

UNE LITTÉRATURE autrichienne peut-elle encore exister au terme du travail de sappe orchestré par Thomas Bernhard? Il serait aisé de croire que le Cronos qu'il se serait plu à incarner aurait dévoré ses enfants au rythme de ses soliloques afin d'achever son œuvre au-delà de sa propre fin, sans recours possible. On ne serait pourtant pas loin de la vérité car force est d'admettre que peu d'écrivains autrichiens se sont fait connaître en langue française ces dernières années. Mais en lisant certains auteurs récents, dont Elfride Jelinek, il s'avère que le malaise que manœuvrait Bernhard n'est pas un cas unique et qu'il hante plus d'un auteur. Pays millénaire dont l'histoire a inspiré bien des décors de conte de fées et qui rayonna sur l'Europe culturelle, l'Autriche est également la nation qui incarne le mieux les « grandeurs et misères de la modernité », depuis le prospère tournant du xx^e siècle et le désarroi qui lui succéda jusqu'aux fortunes politiques de l'ex-nazi Kurt Waldheim dans les années 1980 et plus récemment du leader d'extrême droite Jörg Haider. Dans ce contexte, les cendres que laisse derrière lui un écrivain de la trempe de Bernhard ne tardent jamais à remonter sur le chemin de ses successeurs.

C'est donc sur ce terrain que s'élabore à son tour l'œuvre d'Erich Wolfgang Skwara. Autrichien vivant à San Diego où il enseigne, Skwara est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes et de romans. Sa prose emprunte tantôt au thriller (*Eis auf der Brücke*), tantôt à la satire (*Bankrottidyll*) ou à la confession teintée de romantisme mélancolique (*Pest in Siena* et *L'île de Tristan*, paru en 1996 chez Albin Michel) pour évoquer sans complaisance l'étroitesse d'une Autriche qui ne mérite guère mieux que d'être comparée à une Amérique qui ne remplit aucune promesse, pas même pour ces personnages qui y cherchent un refuge loin de l'Ancien Monde. Prenant d'assaut ces deux espaces, Skwara privilégie les personnages d'expatriés qui ne retrouvent ailleurs que la souffrance vécue dans leur patrie tout en devenant des *daimona* satiristes et rebelles, aux prises avec des institutions occupées à consacrer la faillite morale d'un monde qui n'en finit plus de s'aveugler devant sa nouveauté.

Avec *Esquisse d'un retour*, c'est l'Autriche et plus particulièrement Salzbourg que Skwara investit en donnant sa pleine mesure au mépris qu'il nourrit pour ce lieu, « patrie de la calomnie mauve et sournoise, de l'hypocrisie tous azimuts ». Il y est question d'un jeune homme qui grandit à Salzbourg dans un climat oppressant, coïncé entre une mère avec laquelle il refuse toute communication et un grand-père suicidaire, d'un jeune homme selon qui « devenir adulte, pour un enfant, c'est découvrir le dégoût ». Il s'empressera donc de quitter cette ville à la première occasion pour aller étudier à Paris puis s'exiler aux États-Unis où il se mariera avec indifférence et brièvement

avant de retourner en Europe, incapable de rentrer pleinement chez lui, dépouillé désormais de la clé de la maison maternelle.

L'aversion du natal

Bien que le récit s'éloigne rapidement de son cadre autrichien, l'aversion de ce personnage, jamais nommé mais plutôt identifié au gré de ses actes (le prodigue, l'assassin, le fils, le mort-vivant), pour sa ville natale demeure en filigrane, sorte de démiurge présidant aux comportements presque déroutants du personnage, tel cet hommage presque orgiaque rendu sur la tombe d'Oscar Wilde en compagnie de deux jeunes garçons. Mais c'est dans les premières pages que l'auteur se livre avec le plus de férocité à une charge sans merci contre sa ville natale, où l'étouffement qu'il ressent forge son indépendance devant un enchaînement de convenances en fonction desquelles il ne cesse de se définir par opposition.

Mais l'indépendance, surtout pour qui écrit, n'a rien d'une voie royale et parmi les embûches qui se présentent sans attendre, la moindre n'est sans doute pas la menace de l'aliénation. L'écriture du récit en porte assurément la marque : juxtaposition rapide d'épisodes, certains plus approfondis que d'autres, ce récit d'une vie révèle certes un parcours, mais évite soigneusement de donner au lecteur la certitude de se trouver en présence d'un sujet. On discerne nettement un décalage qui en vient presque à s'opposer à l'entêtement passionné du personnage. De là un sentiment d'étrangeté qui rend le personnage presque insaisissable : « *L'assassin, le joueur, le prodigue, l'être lubrique incapable d'être à la hauteur : le catalogue de ses caractéristiques augmente rapidement pour atteindre des proportions inouïes.* » Face à un équilibre aussi fragile se dresse donc l'ombre de l'aliénation, en la personne d'un étranger suivant le personnage sur les routes d'Allemagne et de France. Dans un restaurant, cet étranger n'hésite pas à faire un scandale à propos de la médiocrité du repas, scandale que le jeune homme aurait aimé provoquer lui-même. L'apparition de cette Némésis marque un point tournant du récit, puisque celui-ci s'avère en fait l'étranger que ce nouvel errant ne cessera d'être, où qu'il se trouve et avec quiconque il sera. Cet exil trace une identité qui, au contact de toutes ces cultures, ne se découvrira aucune appartenance, même là où l'étrangeté finit par se dissiper : « [...] il voyage vraiment comme si des fantômes étaient lancés à sa poursuite, toujours vers les lieux familiers, là où depuis longtemps il se croit chez lui, sûr des chemins qu'il suit et de ce qu'il refuse [...]. » Écho lointain de Hölderlin et de ses *Lamentations de Ménon* : « *Jour après jour, je vais cherchant toujours un autre ailleurs. / Et j'ai, depuis longtemps, quêté sur tous les chemins de la terre; / La fraîcheur des sommets,*

là-haut, je l'ai partout hantée, toutes les ombres / Et les sources; par monts et vaux s'est poursuivie la course de mon âme, / Mendiant de repos [...] » (trad. Armel Guerne).

Ce malaise culmine aux États-Unis, terre où tout ne fait que commencer et où l'interminable — l'ina-chevable — laisse présager le meilleur. Mais arrivé à ce point de la dérive, dans une villa au cœur du désert et avec une fille-mère pour épouse, il faut encore se demander ce qu'il reste du pouvoir de communiquer, d'ancrer dans la langue ce qui ne fait que passer : « *Quiconque maîtrise le langage ne fait pourtant que s'imaginer la proximité, ouvre sa bouche pour émettre dans l'instant même des fausses notes.* » À quoi peut alors servir un exil si la langue n'est pas en mesure de l'appréhender? L'impossibilité même de dire je, présente depuis le début du récit, atteint ici son point de non-retour. Reste alors le retour, où dire je est maintenant possible pour le personnage devenant de ce fait narrateur, qui ne peut s'accomplir à moins qu'on ait la clé nécessaire, celle qui permettrait au personnage de rentrer dans l'appartement maternel, lui qui a « *accompli le plus épuisant des voyages, brûlant d'impatience [...] pour échouer devant cette porte, échouer face à une clé, face à une absence.* » Le retour dépend ainsi de celui de la mère, détentrice de la clé, retour qui s'avère assujéti à des règles, celles de la vraisemblance. Si la vraisemblance nous permet de vivre à l'écart du doute, le narrateur se souvient toutefois d'une parole d'un de ses professeurs, selon qui seule la vraisemblance nous empêche de supposer que le soleil ne se lèvera pas demain. La vraisemblance seule assure-t-elle le retour de l'enfant prodigue? L'absence de clé rappelle que le retour n'est jamais acquis, qu'être de retour n'achève rien et ne rend aucune certitude.

Le retour ne peut ainsi qu'être esquissé, à travers une écriture qui cherche toujours à échapper à son sujet, toujours en recul et jamais nommé, malgré ce je guère plus que vraisemblable. Une écriture qui s'arme de violence, de dureté, et qui pourtant ne manque jamais d'élégance. Les longs paragraphes ne prennent jamais l'allure d'un torrent verbal car les phrases adoptent un rythme posé, quasi distant, qui se démarque de la furie de Thomas Bernhard. La froideur du ton s'apparente dès lors à une recherche qui n'est pas celle de la vérité mais bien celle du refus de toute limite au récit, de tout achèvement définitif : « *Raconter une histoire en allant à ce point au fond des choses qu'elle en suscite une nouvelle.* » Car il en est ainsi de l'errance au cœur même de ses propres lieux : elle engendre l'écriture qui demandera toujours de demeurer seule sans prendre fin, pour n'esquisser qu'une patrie rêvée.

FRANCIS FARLEY-CHEVRIER